

13 ML

L'Esprit Rep de l'Hebdom 29 19/88

Les derniers tours de Bernard-Henri Lévy

Son «Baudelaire» — qui n'est pas une biographie, mais une fin de vie vécue — est un excellent livre. Bernard-Henri Lévy se situe parmi les premiers écrivains français des son premier roman.

N'ayons pas peur des mots: nous tenons le grand écrivain qui nous manquait et qui s'accrochant aux rêves, après avoir eu la rigueur du philosophe sera pour la fin de ce siècle et le début de l'autre l'égal des Mauriac ou des Aragon. Bernard-Henri Lévy a écrit *«Les Derniers jours de Charles Baudelaire»* un des grands romans d'aujourd'hui qui est au-dessus du lot des ouvrages qu'on se prépare à condamner ici et là. Il faut espérer que les abus médiatiques — comme cet *«Apostrophes»* chez Droant — et les tactiques des maisons d'édition, l'honneur, peut-être, n'empêcheront pas les Goncourt à rater cet auteur comme leurs prédécesseurs sont passés à côté de quelques autres grandes plumes.

L'agonie d'un être détérioré

Tout était réuni pour que Bernard-Henri Lévy et Baudelaire se rencontrent un jour. Leurs fortes personnalités se complètent, leurs sensibilités aussi et, semble-t-il, enfin, leurs douleurs; qui peut être certain de n'avoir pas rêvé sa vie? Prenant ses distances avec les idéologies et les intellectuels, *«B-H. L.»* enquête minutieusement sur les derniers jours du poète croisé, à plusieurs reprises, les propres préoccupations humaines, politiques, philosophiques, artistiques, littéraires de sa propre *«vie antérieure»*, glanées avec *«un mot par-ci... une sonorité par-là... une image... un reflet»*.

Ce livre est un kaléidoscope qui montre plusieurs images du même personnage. En 1966, à l'hôtel du *«Grand Miroir»*, à Bruxelles, Charles Baudelaire, terrassé par la syphilis, agonise. Le chemin, piécytoberant, gans sa mémoire et ce sont les pages les plus belles du roman, écrites avec fraternité par Bernard-Henri Lévy qui n'est pas du genre à tendre la main à qui il aime pas. À ce récit se joignent ceux qui ont connu le poète, Mmes Lepage, sa



Une rencontre fascinante avec Baudelaire.

(Photo Patrick Brument).

logueuse; le photographe, Charles Neyt, ami de Victor Hugo, exilé, et disciple de Sainte-Beuve; son éditeur Poullet Malassis; sa mère, Caroline Aupick; Jeanne Duval, sa maîtresse; son véritable père, enfin, ancien curé détroqué, personnage étonnant sorti de l'ombre que lui a faite le général Aupick.

Ces multiples intervevants permettent à *«B-H. L.»* de jouer sur plusieurs registres différents, sans détendre un seul instant le fil dramatique qu'il a tendu et qui, en entretenant le suspense, par le monologue de l'usage ou les lettres de l'autre, révèle, en six parties harmonieusement équilibrées, la grande veine romanesque d'un auteur brillant et particulièrement solide. L'agonie d'un être détérioré qui est destiné à *«couper le contact»* est un grave sujet. *«B-H. L.»* ne se dérobe pas devant cette atmosphère lourde et putride. Mais, autre qualité de sa

plume, il ne rate aucune occasion, sur ce fond tragique, de glisser l'éclat des scènes convulsives ou celui de personnages pittoresques ou drôles. Au chapitre des meilleurs instants burlesques, créés comme par un Toulouse-Lautrec, il y a l'ultime visite de Charles Baudelaire à l'*«Hôtelier de la Reine Mère»*, un bordel de la Putterric bruxelloise presque de la qualité de ceux de la rue Chabais à Paris. Le romancier a sept pages nous distille quelque chose comme du meilleur Maupassant, avec un érotisme pudique comme ce *«petit coup de cative, négligant mais sec et ajusté, sur les fesses de celle des deux filles qui, agenouillée entre les cuisses de la complice, est en train de lui enlever la langue»*. La scène n'est pas gratuite, *«besogner»*. La scène n'est pas gratuite, si l'on ose dire; dans le parfum des guipures et des jarretières, c'est l'ultime humiliation d'un homme qui n'est pas servi pour ce qui il n'est et que d'être

filles, jouant la sincérité plutôt que la vanité, excluent, avec mépris, de leur jeu.

Quand fa vie se transforme en destin

Cette étape dans la chambre *«tendue de drap grenat»* n'est pas négligeable car, entre le poéf et *«les petites gravures de genre censées représenter des scènes et légendes d'Orient»*, elle pose l'ensemble du drame du poète maudit, proche de sa déroute et de sa pulvérisation: *«Il pense au milliard qu'il est devenu»*, écrit un peu plus loin, Bernard-Henri Lévy. *«Si tôt, Si vite, Il pense à ce salubrité que font il a prophétisé l'apparition et qui, sans prévenir, l'a ratrapé. Est-ce par le corps que c'est arrivé? Ou par l'âme? Est-ce l'âme qui a entraîné le corps ou lui qui, au contraire, l'a emporté dans son naufrage?»*

Ces quelques lignes ciselées donnent le ton de ce roman maîtrisé dans son arrièrment, son déroulement et ses détails. Charles Baudelaire a fasciné son nouveau géniteur qui rend pour à César ce qui lui appartient avec François Baudelaire, son dérivé et son enripure de soutane qui offre l'occasion à *«B-H. L.»* de construire une de ces filiations qui lui sont chères. Aussi attaché à ces détails, ce roman, également dans le livre, le personnage de Jeanne Duval, éigmatique maîtresse dont les biographes de Baudelaire sont incapables de nous dire si elle était *«noire, maîtresse ou quatorzième»*. Le romancier a, dit-il, *«donné de la chair à ce personnage qui n'était à peu près qu'un corps»*. La encore il se réveille fort habile dans cet exercice difficile qui consiste à écrire, aussi bien que le reste, les charnelles pages des amours, sans nuire à l'ambiance lourde de ces instants où *«la vie se transforme en destina»*.

Bernard-Henri Lévy a réussi superbement son premier roman. A ces brillants écrits de talent il ajoute une oeuvre de coeur, pleine de tête, riche de mille promesses.

Michel CAFFIER

● *«Les Derniers jours de Charles Baudelaire»*, par Bernard-Henri Lévy, Grasset éditeur.